

PHILODÈME ENTRE CATULLE ET LUCRÈCE¹

Marcello GIGANTE †
Université de Naples

Prologue

Nous connaissons tous le beau et riche volume paru à Paris en 1978, *La raison de Lucrèce*, dans lequel la remarquable spécialiste qu'est Mayotte Bollack a combattu avec succès certains préjugés de la philologie lucrétienne, et mis en place un discours suggestif et original allant dans le sens d'une philologie lucrétienne moins aventureuse. Si ce volume constituait pour nous tous un discours sur la poétique du philosophe Lucrèce, il était aussi un brillant essai sur l'histoire de la critique lucrétienne, et la troisième partie de l'ouvrage s'efforçait de démêler l'imbroglio des sources aussi bien scientifiques que littéraires dans son interprétation du livre VI, bien complexe, du *De rerum natura*.

Mais je voudrais également rendre hommage à la solide formation épicurienne de Mme Bollack qui, avec Jean Bollack et Heinz Wismann, a collaboré au volume sur la *Lettre à Hérodoté* d'Épicure paru en 1971. Nous n'oublierons pas non plus sa contribution au *clinamen* dans le premier volume des *Cahiers de Philologie* en 1976 (pp. 161-202) dans un article intitulé : « *Momen mutatum*. La déviation et le plaisir. Lucrèce II 184-293 ». J'ai plaisir à évoquer non seulement la participation de Mme Bollack au VIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé qui eut lieu en 1968, et sa communication intitulée « Un désaccord de forme : Lucrèce et Héraclite » (*Actes*, Paris, 1969, pp. 383-392), mais surtout sa participation au Congrès

1 Ce texte est la substance d'une communication que j'ai prononcée à Villeneuve d'Ascq, dans le cadre du colloque en l'honneur de Mayotte Bollack. Je remercie vivement les organisateurs de ce colloque de m'avoir invité ; je les remercie également de m'offrir l'occasion de rendre hommage à Mayotte Bollack, lucrétienne de longue date et qui ne manque pas, ainsi que Jean Bollack, de s'intéresser aux papyrus c'Herculaneum, témoignages importants de l'épicurisme et de son histoire.

de Naples de 1993 sur l'Épicurisme grec et romain et la communication qu'elle y a faite : « Comparer Lucrèce et Philodème »².

Il n'est pas inutile de rappeler les thèses que Mayotte Bollack a exposées lors du Congrès de Naples. Elle repropoosait avec élégance et circonspection la possibilité, ou mieux peut-être, l'exigence de ne pas renoncer à confronter Lucrèce et Philodème, qui constituent les extrémités des deux branches qui dérivent d'Épicure, dans une vision renouvelée de l'histoire – qui n'est absolument pas statique ni monolithique – de l'épicurisme : « Lucrèce ne parle qu'à Épicure. Philodème est à l'autre extrémité, ouvert sur le monde... Il n'y a aucun dialogue d'aucune sorte entre un génie, le fondateur d'une tradition millénaire, Lucrèce, et l'obscur polygraphe »³. Toutefois, il faut d'autant moins refuser la confrontation que Lucrèce utilise la *Rhétorique*, et qu'une telle position peut être mieux comprise si nous considérons l'ouverture culturelle de Philodème qui lui est contemporaine. Mais prendre en considération Philodème ne doit pas signifier qu'il est impossible de déceler la moindre différence entre les deux auteurs : Mayotte Bollack les situe à la même époque dans le camp épicurien, tout en sachant qu'ils sont en même temps très proches et très éloignés. Une fois établie une fracture entre l'Athènes d'Épicure et l'univers néo-épicurien, les deux projets convergent naturellement dans l'esprit du 1^{er} siècle avant notre ère. Ainsi la polémique de Philodème contre les Stoïciens peut renforcer la polémique de Lucrèce. En revanche, la clarté, la *saphêneia*, commune, semble-t-il, à tous les Épicuriens, ne se révèle finalement pas comme une qualité de la poésie (Philodème éclaire cet aspect notamment dans le livre V des *Poèmes*) et, surtout, la clarté n'a pas force de loi dans la poésie épicurienne : par conséquent, elle ne peut être le trait d'union entre Philodème et Lucrèce. Tous deux militent pour la même cause, mais le projet, le public, le lieu et les conditions dans lesquelles ils écrivent sont différents. Le *De rerum natura* de Lucrèce appartient à un autre genre que celui des œuvres de Philodème que Lucrèce peut avoir connues, sans pour autant y adhérer obligatoirement. Des passages où Lucrèce critique trois grands présocratiques – Héraclite, Empédocle et Anaxagore – Mme Bollack tire l'idée selon laquelle Lucrèce voit, surtout dans le type de discours, l'originalité de sa conception du poème : pour Lucrèce, le son de la poésie sert l'argument lui-même, et même quand il recourt à l'allégorie, la qualité stylistique se doit de mettre en évidence le contenu philosophique. La vérité prévaut sur la musique, sans pour autant que Lucrèce renonce à la musique du vers. Dans son poème, il n'est fait aucune référence aux *Poèmes* de Philodème, même si les thèmes de critique littéraire ne manquent pas : ils sont seulement « un fil rouge qui court à travers plusieurs unités »⁴.

Mayotte Bollack revient, dans sa vue d'ensemble de la discontinuité de l'école d'Épicure, sur la différence entre un Philodème « sophiste », « technicien de la discussion scolaire », et le génie de Lucrèce. Mais en s'appuyant sur la critique littéraire de Philodème, sur sa recherche de ce

2 M. Bollack, 1996.

3 *Op. cit.*, pp. 750sq.

4 *Op. cit.*, p. 760.

qui distingue la poésie de la prose, Mme Bollack trouve non seulement une justification à leur « épicurisme commun », mais aussi à ce que les critiques désignent comme la rhétorique de Lucrèce : la clarté, qualité non conventionnelle, reste commune aux épicuriens.

Finalement, si pour Philodème, la poésie est agréable et n'engage pas la sagesse, Mme Bollack se demande si l'on peut appeler « poésie » l'œuvre de Lucrèce, ce parcours singulier à travers le monde de la pensée, dont fait partie le langage. La spécialiste incline plutôt à nier l'existence d'une poésie épicurienne et à déchiffrer le *De rerum natura* de Lucrèce comme une « transpoésie » ou une « transprose ». L'épicurisme admet ce type de « rhétorique subvertie qui reste une rhétorique raffinée, mais repensée »⁵.

Ces considérations sont plutôt problématiques et compliquées, mais nous devons laisser s'exprimer les hypothèses, même s'il n'est pas aisé de soutenir une thèse aussi radicale.

Je poserai comme point de départ de la présente étude l'année 55 avant notre ère : en 55-54 avant notre ère meurt Lucrèce, en 55 avant notre ère Catulle ; la même année (en 55 avant notre ère toujours), Cicéron prononce le *Contre Pison*, qui introduit dans la société romaine, sans le nommer, le philosophe épicurien qui est au service de l'homme d'État esclave de la doctrine épicurienne du plaisir.

Je laisserai de côté l'ambiguïté du discours de Cicéron, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler ; je soulignerai plutôt tout ce que Cicéron révèle sur l'homme grec, qui dispense toute sorte de luxure à son puissant patron. Cicéron n'attire pas l'opprobre public sur le *Graeculus*. Il l'a connu à Athènes, à l'école de Zénon de Sidon, ou à Rome, et, en tout cas, en Italie. Le personnage est, avant tout, humain, un *homo humanus*, qui toutefois ne conserve son *humanitas* que tant qu'il reste seul ou avec les autres, mais pas dans la compagnie de Lucius Calpurnius Piso Caesoninus. Le personnage perd toute douceur et toute humanité quand il partage la vie de Pison, dont il ne dédaigne pas l'amitié : il devient l'un de ses familiers « au point de vivre complètement avec lui et de ne presque jamais s'en séparer ». Il n'échappe pas à l'auditeur attentif et au lecteur que Cicéron exagère : nous pouvons aller jusqu'à dire qu'il caricature cette amitié particulière de l'élève docile et du maître zélé. Le Grec *sine nomine* est quelqu'un qui fait l'éloge de la *voluptas*, et le garant scientifique de la luxure de cet homme d'État odieux : ce n'est pas un maître de vertu, mais un guide de dépravation. Le philosophe montre le sens vrai de la doctrine hédoniste d'Épicure, en déployant une capacité dialectique que le disciple de l'Académie qu'est Cicéron lui prête volontiers, au point que le *Graecus* devient un maître de subtilité et un logicien pointilleux, alors que Pison se révèle un sectateur d'Épicure plutôt ridicule, et dépourvu d'esprit critique. Si Pison est un boiteux qui sait conserver la balle mais est incapable de l'utiliser, le Grec, lui, conserve une aura de maître de sensualité conforme au canon de l'école. Le *Graecus* apparaît en définitive affable et poli, c'est presque un personnage catullien, par opposition au puissant homme politique, le célèbre proconsul de Macédoine, à l'air

5 *Op. cit.*, p. 761.

impérieux : on ne peut pas ne pas sourire devant le personnage du Grec qui cède le pas à la gloire militaire de son protecteur.

Nous devons cependant à Cicéron d'avoir caractérisé le Grec comme un philosophe qui cultive les disciplines humanistes et en même temps se révèle, dans une certaine mesure, supérieur, sinon à Épicure, du moins aux autres Épicuriens : selon l'orateur, le *Graecus* « cultive avec une élégance raffinée non seulement la philosophie, mais aussi les autres disciplines qui, comme on dit, sont négligées par les autres Épicuriens ». La prolixité de Philodème de Gadara, qui a cherché à adapter la philosophie épicurienne aux exigences de la société romaine déjà ouverte au stoïcisme, à l'aristotélisme, au probabilisme platonicien, confirme le trait de caractère que Cicéron attribue au maître grec de la doctrine hédoniste épicurienne. Cicéron cependant cite uniquement à propos du Grec l'exercice de l'art poétique : c'est une poésie dont on peut faire l'éloge au niveau formel, mais qui ne suscite que des critiques sur le plan de la morale, de telle sorte que le poète se révèle non pas un Grec, mais un « petit Grec », non pas un homme sincère et véridique, mais un flatteur :

poema porro facit ita festivum, ita concinnum, ita elegans, ut nihil fieri possit argutius. In quo reprehendat eum licet, si qui volet, modo leviter, non ut improbum, non ut audecem, non ut impurum, sed ut Graeculum, ut adsentatorem, ut poetam (Cicéron, In Pisonem 70).

Les *Graeculi* étaient connus de la société romaines comme des fainéants qui aimaient plus la dispute que la vérité, infidèles et superficiels. Celui qui entend la harangue de Cicéron ne peut dissocier la façon dont il considère ce Grec du mépris général que les Romains nourrissent envers les Grecs venus en Italie. L'aspect formel de la poésie de ce Grec a les faveurs de Cicéron, mais au niveau du contenu, l'orateur marque décidément son opposition : même l'opposition du poète à l'*impurus* qu'est Pison ne peut racheter la personnalité de l'auteur de ces vers. Le lecteur de Cicéron ne pouvait pas ne pas songer à la poésie de Catulle, qui faisait la distinction entre le *pius poeta* chaste et le caractère impudique de certains vers qu'il était obligé de composer contre les ennemis de toute sorte qui l'entouraient. Cicéron va au-delà. Ce Grec est un poète, mais aussi un *Graeculus* et un *adsentator*, parce qu'il n'est ni probe, ni honnête, ni pur. L'orateur précise le contenu de maintes poésies du *Graeculus* qui, selon lui, peignent « toutes les luxures de Pison, toutes les violences charnelles, toute sorte de repas et banquet et enfin, ses adultères tournés dans des vers très élégants et galants dans lesquels tout un chacun peut voir le miroir de la vie de Pison ». Cicéron sait bien que la comédie de Ménandre a été décrite comme un miroir de la vie. Du texte de Cicéron se dégage une aura de drôlerie et d'ironie. Bien qu'ambigu, le témoignage de Cicéron est important pour nous : il renonce à citer les « mainte et mainte » poésies du Grec parce qu'elles ne sont pas dignes du lieu austère et solennel où il déploie ses attaques contre son adversaire politique. Cicéron donne encore une définition du fossé infranchissable qui sépare l'harmonie verbale de ses *delicatissimi versus* du caractère impur du contenu.

Il n'y a aucune trace de contenus pervers de ce genre dans les épigrammes du *Graeculus* que nous avons conservées. Cela est bien connu. *L'Invitation à Pison* (A.P. XI 44), épigramme que nous aurons l'occasion de citer comme modèle possible à *L'Invitation à Fabullus* (poème 13 de Catulle), respire la simplicité et la pureté, vertus caractéristiques de l'épicurisme. Cicéron a aussi menti sur un détail : le poète Philodème est hostile aux amours adultères (A.P. V 126) ; que notre Grec ait chanté dans ses vers les adultères de Pison ne peut être vrai. D'autre part, ce qu'était en réalité la vie de Pison – d'après ce que nous en savons – dément la calomnie cicéronienne. Cinq ans après son invective contre Pison, dans le fameux passage du *De finibus* (II 35, 119), Cicéron a cessé de condamner ce Grec, il n'en tait plus le nom, mais associe explicitement Philodème à Siron dans un jugement positif : *optimi viri, homines doctissimi*. Il n'y a désormais plus aucun désaccord entre la personnalité pleine d'humanité et sa doctrine. Notons que dans le *De finibus* – le dialogue fut écrit entre 50 et 45 avant notre ère – la culture de Philodème se substitue à sa poésie. Un tel changement de point de vue nous amène à supposer que l'image mondaine que le poète Philodème avait au milieu du I^{er} siècle a fait place à la renommée bien plus grande du philosophe. C'est un fait acquis qui suggère également que Philodème a surtout joué le rôle de poète dans les années 70-50, et que, dans la seconde partie du siècle, on ne l'a plus seulement considéré comme poète, mais aussi et surtout comme philosophe. D'après Cicéron, l'habitude d'écrire des vers sur les horreurs de Pison n'était pas digne d'un philosophe. L'orateur romain peut exprimer ici sa conception du fondement éducatif de la philosophie telle qu'il l'avait dessinée dans l'*Hortensius*. Même si c'est de façon encore ambiguë, le Grec du *Contre Pison* est représenté comme celui qui ignore la profession de philosophe, tout en prétendant l'être, et ne parvient pas à éviter d'être éclaboussé par la boue dont l'orateur couvre l'homme politique de façon, évidemment, excessive.

Le personnage dont Cicéron brosse le portrait dans le *Contre Pison*, tel un épigone sans gloire des anciens Grecs, auteur de vers élégants, mais chantre de la luxure et de la débauche, ne devient dans le *De finibus* que le Philodème historique, ami et successeur de Siron au sein de la confrérie épicurienne de Campanie, le maître d'une véritable doctrine philosophique.

Je crois que, de même que la génération antérieure aux *Neoteroi* avait connu la poésie épigrammatique de Méléagre, de même Catulle, tout autant que Lucrèce, a pu connaître les épigrammes de Philodème. A partir du moment où, en 55 avant notre ère, Cicéron nous affirme, au-delà de toute ambiguïté, que la poésie de Philodème était lue par un grand nombre de personnes, ce qui revient à dire qu'elle jouissait d'une certaine popularité et que, par conséquent, elle était d'autant plus diffusée que son contenu était accessible et sa forme belle, et à partir du moment où il faisait connaître la culture de Philodème, inhabituelle pour un épicurien, bien qu'elle n'atteigne pas la même notoriété que ses épigrammes, nous sommes autorisés à rechercher les traces de sa poésie aussi bien chez Catulle que, dans une mesure moindre, chez Lucrèce, qui a écrit un poème philosophique, un chef-d'œuvre de poésie élevée, qui n'a rien à voir avec la composition des modestes *nugae* catulliennes.

Il est clair que dans la seconde partie du I^{er} siècle, après la mort de Cicéron, les ouvrages philosophiques de Philodème pouvaient circuler autant et peut-être plus que ses épigrammes. L'évaluation des rapports que Philodème entretenait avec les poètes de l'époque républicaine est encore compliquée par l'impossibilité d'établir une exacte chronologie des livres de Philodème, mais il y a quelque chose qui peut s'admettre d'un point de vue historique.

Catulle et Philodème

Pour ce qui est des rapports de Catulle et de Philodème, si je ne me trompe, nous devons partir de 1908, année où Gustav Friedrich a publié un commentaire aux poésies de Catulle, *Catulli Veronensis liber*, « loué à juste titre pour l'ampleur du matériel récolté et la sagacité avec laquelle il a été élaboré », comme l'écrit Lenchantin de Gubernatis dans l'introduction de sa remarquable édition⁶.

Dans son commentaire du poème 47, Friedrich suggérait de voir dans *Socraton*, l'associé de Porcius, Philodème, un petit Socrate. Dans le poème 47, on le sait, Catulle oppose le cercle qu'il forme avec Veranius et Fabullus à celui de Pison avec Porcius et Socraton. Depuis, on a discuté pour savoir si Socraton est diminutif ou un nom propre bien réel comme Porcius, qui peut tout aussi bien avoir également été formé sur *porcus*. Tenney Frank⁷ adoptait la suggestion de Friedrich et la rendait plutôt populaire au sein de la critique anglo-saxonne. Lenchantin, selon qui Catulle connaîtrait non seulement les épigrammes de Méléagre, mais aussi celle de Philodème, ne prenait pas en considération l'hypothèse de Friedrich. La poésie de Catulle doit beaucoup à Philodème, plus qu'à aucun autre poète grec de son époque, que ce soit Archias ou Tiilius ou Tullius Laurea, l'affranchi de Cicéron. Lenchantin reconnaît, comme tant d'autres critiques, la dette de Catulle dans son poème 13 envers l'épigramme philodémienne de *A.P.* XI 44 ; toutefois, il s'efforce de rejeter l'hypothèse de Reitzenstein⁸ qui indique l'influence qu'a exercée Philodème (*A.P.* X 21) sur les six premiers vers du poème 68, et il n'en fait pas un émule de Philodème pour ce qui est de la composition des poèmes 10, 45 et 55 : autrement dit, de Philodème Catulle aurait eu présentes à l'esprit surtout les épigrammes dialoguées.

L'hypothèse de Friedrich est en revanche défendue par C. L. Neudling⁹. Selon Neudling, Philodème et Catulle auraient des ennemis communs comme Lucius Manlius Torquatus dont les noces seraient célébrées dans le poème 61 : Torquatus est l'interlocuteur épicurien du *De finibus*. Neudling – qui brosse un long profil de Torquatus¹⁰ – relève chez Catulle un élément qui s'accorde avec la vision que Philodème avait de la poésie, outre la reprise

6 Lenchantin de Gubernatis, 1933, p. liv.

7 Frank, 1928, p. 83.

8 Reitzenstein, 1907, col. 98.

9 Neudling, 1955, pp. 137-141.

10 Neudling, 1955, pp. 116-125.

des motifs de l'épigramme dans les poèmes 13 et 47. Neudling tient pour probable l'identification de Socraton avec Philodème, et trouve le poème 47 plus spirituel que satirique, mais il n'est pas vraisemblable, selon lui, que l'épigramme de Philodème A.P. X 21 puisse faire référence au séjour du philosophe épicurien en Macédoine. En ce qui concerne l'*Invitation à Fabullus* de Catulle (Poème 13), sans partager l'opinion de Frank (*Catullus and Horace*, p. 83) pour qui Philodème dépend sans aucun doute de Catulle, Neudling admet que les deux compositions « sont semblables de par le propos, le contenu, l'exécution et la subtilité de la pointe finale ». Selon Neudling, l'unique différence tiendrait au fait que Catulle finit sur une note spirituelle et Philodème avec un peu de flatterie. Dans l'*Invitation à Pison*, comme je l'ai déjà démontré ailleurs, il n'y a pas de trace de flatterie, dans la mesure où les compositions philodémiennes sont fondées sur la franche amitié de type épicurien. En outre, il existe bien un rapport entre Catulle et Lucrèce pour Neudling, qui reprend l'opinion de Frank¹¹ ; selon ce dernier, Catulle aurait lu les quatre premiers livres du poème lucrétien alors qu'il se trouvait avec Memmius en Bithynie. Neudling croit que Catulle a vu le *De rerum natura* de Lucrèce, et rappelle la théorie de Guido Della Valle¹² sur les liens entre Lucrèce et l'école épicurienne de Naples. Neudling reconnaît cependant qu'il n'est pas sûr du tout que Catulle ait connu Lucrèce par l'intermédiaire de Philodème. En réalité, comme tout le monde le sait, Della Valle avait développé à l'excès sa thèse sur la base d'une démonstration qui s'est par la suite révélée sans fondement et qui faisait de Lucrèce un citoyen de Pompéi. Finalement, Neudling relève certains liens entre Philodème et Catulle : la poétique de Philodème coïnciderait dans ses grandes lignes avec la pratique de Catulle : le rejet d'une poésie à fin utilitaire serait lié à la polémique engagée par Catulle contre les *Annales* de Volusius (poème 36) ; l'*Attis* de Catulle (poème 63) se justifierait par le fait que Philodème revendique des thèmes fantastiques et bizarres ; la variété des mètres, la diction et la modalité du *libellus* de Catulle correspondraient à la théorie philodémienne de l'unité de la forme et du contenu. La tentative de Neudling reste assurément problématique, mais témoigne de l'exigence historique d'établir un lien entre les deux poètes.

Les commentateurs de Catulle ont repris le problème de l'identification du *Socraton* du poème 47. C. I. Fordyce¹³ admet que l'identification de *Socraton* avec Philodème proposée par Friedrich est précaire, et qu'il est beaucoup plus probable que le nom soit authentique, et non pas un sobriquet.

Dans son important *Catullus and the Traditions of Ancient Poetry* (Berkeley, 1964), A. L. Wheeler incline à identifier *Socraton*, « the Petty Socrates », avec Philodème. Wheeler¹⁴ reprend la thèse qui établit un rapport de dépendance entre le Poème 13 de Catulle et l'*Invitation à Pison* de

11 Frank, 1933.

12 Della Valle, 1935.

13 Fordyce, 1961.

14 Wheeler, 1964, pp. 232 et suiv.

Philodème et affirme, selon une idée reçue de la critique philodémienne de l'époque, que, si Catulle est absolument sincère, Philodème, lui, est conventionnel. Selon Wheeler, dès lors qu'on identifie le *Socraton* du poème 47 avec Philodème, il est difficile de croire que l'*Invitation à Pison*, homme que Catulle détestait, écrite par un poète qu'il tournait en dérision, puisse être le modèle de l'*Invitation à Fabullus*. Il est cependant étrange que Wheeler (p. 230) ne rejette pas le modèle philodémien (*A.P.* V 107) pour le poème 8 de Catulle, *Miser Catulle*.

Pour P. Jay¹⁵, le *Socraton* du poème 47, « Little Socrates », est « sans aucun doute Philodème », parce que, dit-il, « Catulle n'hésitait pas à insulter ses amis dans ses épigrammes ».

F. Della Corte, également dans la seconde édition de son livre *Personnaggi catulliani*¹⁶, invoque l'auteur d'épigrammes Philodème pour l'impudicité que Catulle veut susciter chez ses lecteurs.

En 1982, on enregistre deux nouvelles contributions. Pour M. Marcovich, dans son article bien documenté « Catullus 13 and Philodemus 23 »¹⁷, admettre que l'*Invitation à Fabullus* dépend de l'*Invitation à Pison* (*A.P.* XI 44 = 23 G.-P.), qu'il tient pour « plutôt flatteuse », est subordonné à l'interprétation des vers 9-10 :

*sed contra accipies meros amores
seu quid suavius elegantiusve es'.*

Marcovich ne voit pas dans *meri amores* l'écho de ἀλλ' ἐτάρους ὄψει παναληθέας (vers 5 de l'épigramme de Philodème), mais plutôt l'écho de ἀλλ' ἐπακούσῃ | Φαιήκων γαίης πολὺ μελιχρότερα des vers 5s. de la même épigramme : les *meri amores* sont les « doux récits d'amour ». Une telle interprétation est partagée par Helena Dettmer qui fournit davantage de détails¹⁸. Marcovich a cependant négligé d'approfondir la différence entre les deux poètes : la douceur des conversations épicuriennes, c'est la vérité de la doctrine philosophique, bien éloignée du mensonge de l'épopée homérique.

Bien plus riche est l'article de L. Landolfi dans les *Cronache Ercolanesi* de 1982 (vol. 12, pp. 137-143) : « Tracce filodemee di estetica e di epigrammatica simpotica in Catullo ». C'est une tentative assez systématique, même si elle ne parvient pas à résoudre avec certitude le problème des rapports entre le poète romain et le philosophe grec. Landolfi, sur les pas de Neudling, relève des traces de l'esthétique philodémienne, ou plutôt des affinités esthétiques, dans l'interprétation que Catulle donne de la poésie et de sa fonction, autrement dit dans la critique que fait Catulle du timide Antimaque, dans l'élaboration formelle de la poésie, dans l'opposition qu'il manifeste à une fonction d'utilité ou d'enseignement attribuée à la poésie, dans la façon de voir la joie que procure la poésie et dans la coupure entre poésie et morale. Pour Landolfi, la réduction du nombre de hiatus dans les poèmes de Catulle

¹⁵ Jay, 1973, p. 170.

¹⁶ Della Corte, 1976, p. 181.

¹⁷ Marcovich, 1981.

¹⁸ Dettmer, 1986.

remonterait à Philodème. Il y a plus de chances que Catulle soit uni à Philodème par une même vision épicurienne de l'amitié.

Plus précisément, Landolfi voit dans les poèmes 16 (le *pius poeta* est chaste, impudiques sont ses vers) et 95 (la *Zmyrna* de C. Helvius Cinna est parfaite, à la différence de la *Lyde* d'Antimaque) des reflets de la *Poétique* de Philodème : les deux poèmes « attestent que le poète de Vérone et le philosophe épicurien partagent le même point de vue ». Que Catulle ait eu connaissance des épigrammes de Philodème, on peut également le voir dans la reprise des motifs qu'on retrouve dans les épigrammes de banquet. Philodème institue en Italie, aux dires de Landolfi, le *topos* de l'invitation à dîner ; pour cette raison, il ne fait aucun doute que le poème 13, composé en 62 ou 60, ait eu pour modèle *A.P.* XI 44, ainsi que *A.P.* XI 35 pour ce qui est du motif de l'hétaïre au banquet. Comme on le voit, Landolfi accentue la dépendance de Catulle envers le poète Philodème, sur les pas de Fordyce et de Della Corte. Le motif du banquet est également signalé au poème 47, que nous avons déjà cité à propos de l'identification de *Socraton*, et enfin également dans le poème 44 cité à propos de la parodie du gain qu'on tire du banquet.

On retiendra surtout de la contribution de Landolfi qu'il a approfondi le problème et qu'il a confirmé le rapport des deux poètes plus le plan concret de l'imitation des épigrammes que sur la réception de la poétique théorisée par Philodème.

Sans valeur sont les suggestions qu'avait faites Lafaye au siècle dernier dans *Catulle et ses modèles grecs*¹⁹ : Catulle aurait été influencé par Philodème non seulement pour le poème 13, mais également pour le poème 10 (l'expérience en Bithynie avec Memmius) et pour le poème 45 (Acme et Septimus) dont la source serait l'épigramme de Philodème *A.P.* V 46. Il en va de même pour ce qu'a proposé Alfonsi²⁰ : selon lui, le célèbre poème 85 de Catulle, *Odi et amo*, renverrait à l'épigramme de Philodème *A.P.* V 25.

P. Laurens dans son beau livre, *L'abeille et l'ambre*, après avoir proposé²¹ d'établir un rapport entre « L'invitation à Pison » de Philodème (*A.P.* XI 44) et l'adresse à Fabullus de Catulle (*Po.* 13), n'exclut pas le lien entre l'épigramme philodémienne sur l'amour d'Héliodora (*A.P.* V 24) et le poème 70 de Catulle sur la soi-disant fidélité de Lesbie, ce qu'admettait déjà Granarolo²², mais il oppose à l'affectation de Philodème la « simplicité douloureuse » de Catulle²³.

D'autre part, il ne me semble pas dénué de fondement d'établir un rapport entre l'épigramme de Philodème *A.P.* X 21, 3 et les vers 145 et suiv. du poème 68 de Catulle :

19 Lafaye, 1894, pp. 134sq.

20 Alfonsi, 1945, p. 75.

21 Laurens, 1989, p. 188.

22 Granarolo, 1967, p. 266, n. 5.

23 Laurens, 1989, pp. 190sq.

*sed furtiva dedit mira munuscula nocte
ipsius ex ipso dempta viri gremio.*

En 1995, Diskin Clay, à la fin de son essai « Framing the Margins of Philodemus and Poetry », dans le volume *Philodemus and Poetry*, nous livre une de ses bizarreries, pénétrante certes mais inacceptable : quand, dans ses épigrammes, Philodème place l'objet de ses passions en la personne de Xanthippe (et aussi de Xanthô), il assumerait le rôle de Socrate, c'est à dire du critique dont la conception de la poésie était, à de nombreux égards, à l'opposé de la sienne. Les épigrammes de Xanthippè-Xanthô (I, II, XIV, XVII G.-P.) auraient pu avoir, selon Clay, une conséquence involontaire : se mettant implicitement dans la peau de Socrate, Philodème aurait pu avoir inspiré Catulle quand il l'a représenté sous les traits de *Socratio* dans le poème 47.

Mais la Xanthô des épigrammes de Philodème n'a rien à voir avec la femme de Socrate, la très célèbre Xanthippe, et la Xanthô chantée par le poète Philodème n'est jamais devenue sa femme, contrairement à ce qu'a cherché de soutenir Sider dans son livre *The Epigrams of Philodemus*, en transformant Philodème en un gentleman puritain²⁴.

Dans un article récent paru dans le volume *The Passions in Roman Thought and Literature*, Joan Booth²⁵, tout en sachant que la représentation de l'amour comme maladie est un héritage littéraire, s'est demandé si la philosophie hellénistique pouvait aider à mieux comprendre le message de Catulle. Bien que Booth cite les Stœiciens, il ne néglige pas les Épicuriens ; bien au contraire, il imagine que Catulle a été « an intimate of Philodemus of Gadara writer of witty elegiac love-epigrams as well as Epicurean treatise ». La critique américaine passe son temps à exposer la pensée sur l'amour qu'on trouve chez Épicure et chez les Épicuriens en se demandant si la théorie, notamment la théorie lucrétienne, de la passion d'amour dévastatrice, était connue de Catulle, qui toutefois n'est pas d'accord avec Lucrèce sur la façon de se libérer de la passion.

On ne peut pas ne pas poser le problème du rapport entre la poésie amoureuse de Catulle et le quatrième livre du *De rerum natura* de Lucrèce, cela ne fait aucun doute.

Selon Léon Herrmann²⁶, Catulle aurait suivi Lucrèce (IV 1149-1152) qui a condamné la terrible passion d'amour, comme celle que Catulle ressent pour Lesbie : Lucrèce aurait conseillé ainsi au pauvre poète amoureux un suprême effort de volonté. Catulle aurait suivi son conseil, mais, en renonçant à Lesbie, il aurait perdu sa seule raison de vivre et aurait été tué par l'apparente guérison de son mal : en somme, Lucrèce aurait une part de responsabilité dans la fin désespérée de Catulle.

L'extravagance d'Herrmann mise à part, le problème d'une relation entre les deux poètes contemporains n'est pas infondé, puisque déjà une influence

24 Sider, 1997.

25 Booth, 1997, pp. 150-168.

26 Herrmann, 1960.

de Philodème sur Catulle avait été admise par K. P. Schulze²⁷. Il y a un lien entre Catulle transpadan et Lucrèce qui, lui, ne l'était pas, n'en déplaise à L. A. Holland²⁸.

Peut-on par exemple nier un trait d'union entre le *Musaeus lepos* de Lucrèce (*DRN* I 934) et le *lepidus libellus* du poème introductif de Catulle ? Je dirais que non²⁹.

E. J. Kenney, dans son article « Doctus Lucretius »³⁰, pose la question de savoir si Lucrèce, qui n'admet pas l'« esclavage d'amour », a connu Catulle et aussi les épigrammes amoureuses de Philodème (« la trahison des clercs » que, selon Kenney, Lucrèce aurait pu imputer au poète Philodème n'existe pas). Selon Kenney, c'est Lucrèce qui avait critiqué la vision catullienne de l'amour et proposé une réflexion sur le poème 76 de Catulle. Kenney, en veine de conjectures, suppose également que Lucrèce, dans les vers 1135-1136 du livre IV du *DRN*, aurait commenté la dernière strophe du poème 51 de Catulle et, enfin au vers 1172, ferait référence à la Lesbie que Catulle évoque dans son poème 86 (vers 5 et suiv.).

M. Zicari voit l'influence de Catulle (34, 15) dans l'emploi que fait Lucrèce de *nothus* (V, 575)³¹.

Sur un plan plus technique, celui de la composition, les deux poètes ne sont peut-être pas étrangers l'un à l'autre. Dans un riche article, W. B. Ingalls³² a montré que les répétitions chez Lucrèce ont, avant tout, une fonction didactique, et constituent aussi une aide pour la composition : elles ont pour fonction d'aider l'auteur à reformuler sa pensée en des formules voisines. Mais, surtout, Ingalls a indiqué que la composition formulaire est héritée d'Ennius : Lucrèce emprunte la technique de la composition anaphorique et formulaire pour écrire le plus grand monument à la gloire d'Épicure que nous ayons. Catulle, à son tour, dans le poème 68, emprunte certainement au style épique d'Ennius quand il réitère son regret d'avoir perdu son frère : chez le poète de Vérone, le motif est sentimental et non didactique, mais cela, à mon avis, n'empêche pas une affinité technique remontant à l'épopée, même si le nouvel Empédocle (éd. A. Martin – O. Primavesi) laisse penser que les répétitions du philosophe d'Agrigente³³ n'ont pas échappé pas à Lucrèce.

B. Németh³⁴ a établi des contacts entre le poème 34 de Catulle et Lucrèce.

Le poème 64 a été particulièrement utilisé pour montrer que Catulle a présent à l'esprit Lucrèce. En particulier, selon M. B. Skinner³⁵, Catulle, aux

27 Schulze, 1917, pp. 285sq., 317sq.

28 Holland, 1979.

29 Cf. Gigante, 1976, pp. 386-388.

30 Kenney, 1970.

31 Zicari, 1970.

32 Ingalls, 1971.

33 Cf. Martin, 1998, p. 240.

34 Németh, 1976.

35 Skinner, 1976.

vers 362-370 (épisode où les Parques prophétisent le sacrifice de Polyxène sur la tombe d'Achille qui accueillera les membres de neige de la vierge sacrifiée) s'est souvenu du sacrifice d'Iphigénie, victime de la *religio*, chantée par Lucrèce dans le célèbre passage du livre I. Plus généralement, P. Grimal a cité Lucrèce comme modèle pour le poème 64³⁶.

Comme on le voit à travers ces contributions récentes, la critique ne peut pas affirmer avec certitude si c'est Catulle qui a imité Lucrèce, ou Lucrèce qui a imité Catulle. La conception éminemment morale de la véritable *pietas* fait sans aucun doute concorder le poème 76 de Catulle et les vers 1198-1203 du livre V de Lucrèce, qui bannit du culte tout formalisme extérieur, jusque dans la sévérité de la pensée. La *pietas* pour Catulle est la religiosité qui pose la pureté de la vie en accord avec la confiance dans les dieux qui viennent en aide à la créature humaine dans le besoin, et la libèrent de la sinistre passion amoureuse. Pour Lucrèce, la *pietas*, c'est contempler toute chose, y compris le divin, avec un esprit serein et non troublé par des préjugés et en particulier par des superstitions aberrantes et fanatiques, bref avec un grand calme intérieur, et l'ataraxie qui s'ensuit : il conçoit la divinité comme éternelle et heureuse ; il en a une vision philosophique fondée sur la connaissance de la nature³⁷.

Ce serait une bonne chose si nous pouvions établir un rapport sûr entre Lucrèce et la *Synagogè* de Philodème dans le *περὶ εὐσεβείας* que nous connaissons mieux désormais grâce à D. Obbink. Mais dans quelle mesure nous pourrions le faire, il est bien difficile de le dire même si l'entremise de Philodème est inévitable.

Lucrèce et Philodème

G. Della Valle pose la question suivante³⁸ : « Y a-t-il dans la bibliothèque de Philodème une copie du poème de Lucrèce ? ». Que ce ne soit pas un rêve vain, je l'ai dit au Collège de France en 1985 : « On pourrait retrouver le *De rerum natura* de Lucrèce dont un exemplaire (il ne peut en être autrement ?) a été rangé dans le secteur épicurien de la bibliothèque de la Villa après son édition par Cicéron »³⁹. A cette question, une réponse concrète et convaincante, selon moi, a été donnée par K. Kleve en 1989, quand dans son article publié dans les *Cronache Ercolanesi* de cette année-là⁴⁰, il a annoncé la découverte de quelques vers du *De rerum natura* sur des débris de papyrus laissés en souffrance dans notre *Officina* (PHerc. 1829-1831).

Les passages retrouvés, déchiffrés et intégrés par Kleve (aucun hexamètre complet n'a été conservé) appartiennent aux livres I, III et V.

Signalons pour le livre I d'abord, les vers 874, 873 (H. Diels avait eu l'intuition de l'inversion de ces deux vers par rapport à la tradition manus-

36 Grimal, 1978.

37 Cf. Dionigi, 1976.

38 Della Valle, 1935, p. 216

39 Gigante, 1987, p. 16.

40 Kleve, 1989.

crite), plus un nouveau vers dont les éditeurs avaient supposé la perte (le contexte concerne les substances hétérogènes qui proviennent du bois) :

*Ex alienIGENis quae lignis exoriuntur
praeterea tellUS Quae corpora cumque alit auget
E]X VIR[IBUS.*

D. Fowler notait avec plaisir que Diels avait eu raison de modifier l'ordre des vers 873-874⁴¹.

I 984 :

Praeterea spatium summai TOTIUS Omne.

I 973-974 (contexte : les éléments infinis et le vide sans limite) :

*An prohibere aliquid censeS obstrareque posse ?
Alterutrum fatearis enim sUMASQ[U]E necessest.*

I 1091-1093 (contexte : la chaleur s'échappe du centre et s'y rassemble ; les branches nourries par la terre peuvent se couvrir de feuilles) :

*Quod calor a medio fugieNS Se Ibi colligat omnis
nec prorsum arboribus suMMOS Frondescere ramos
posse, nisi a terris paulatim culque cibatum.*

Après I 1093, il y a une lacune (on notera que la lacune est indiquée dans le *cod. Oblongus* du IX^e siècle) où il y a des traces de deux vers nouveaux :

*QUJONDAM[
]I..I*

I 1109-1111 (le premier livre se termine avec le vers 1117) (contexte : le vide et les atomes) :

*Temporis ut puncto nil exstet reliQuiarum
desertum praeter spaTIUM ET PRimordia caeca.
Nam quacumque prius dE parti corpora desse
(constitues).*

Voici comment se répartissent les vers du livre III :

III 220-221 (contexte : extrême subtilité des éléments) :

*Incolumn praestat nec de]it pondeRis Hilum
quod genus est Bacchi cum. flos evanuit aut CUM.*

III 254-257 (contexte : douleur et souffrance) :

*Usque adeo ut vitae deSit iocus atque animai
diffugiant partes per caULAS corporis omnis
sed plerumque fit in SUMMAO quasi corpore finis
motibus : hanc ob rem vltim retinere valemus.*

41 Fowler, 1989, p. 27.

III 522-523 (contexte : l'âme est sujette à la maladie, donc à la mort) :

*MITTIt uti docui seu flectitur a medicina,
USquE adeo falsae rationi vera videtur.*

III 538-539 (contexte : agonie du corps et de l'âme) :

*Qui quoniam NUSQUAmst, nimirum ut diximus ante,
dilaniata foras diSpargitur interit ergo.*

Les autres passages se rattachent à la partie finale du livre V :

V 1286-1288 (contexte : la découverte du fer et du bronze) :

*Posterius ferri vis est aerisque reperTa
et prior aeris erat quam ferri cognitus uSUS
quo facilis magis est natura et copia MAIOR.*

V 1301-1302 (contexte : progrès dans l'art de la guerre) :

*Et quam falciferos arma TUM ESCendere currus
inde boves lucas turrato CORporer taetrās.*

V 1408-1410 (contexte : origine de la musique) :

*unde etiam vigiles nunc haec accepta tueNtuR
et numerum servare genus didicere neQUE HILO
maiolem inerea capiunt dulcedir.i fructum.*

V 1425-1427 (contexte : une étoffe plébéienne est suffisante pour se protéger du froid) :

*Quo magis in nobis uT OPInor culpa resedit,
frigus enim nudos sine peLLIBus excruciat
terrigenas ; at nos nil laedit vest? carere.*

V 1456-1457 (fin du livre) (contexte : conclusion sur le progrès de l'humanité) :

*Namque alid eX ALIO Clarescer? corde videbant
artibus ad SUMMum donec venere cacumen.*

Kleve a tiré toutes les conséquences possibles de la découverte en ce qui concerne le texte, mais, surtout, il a souligné l'importance de la découverte d'une soixantaine d'hexamètres de Lucrèce dans les papyrus d'Herculanum. Il vaut la peine de citer au moins deux de ses observations principales : « La découverte unit étroitement Lucrèce avec l'école d'Herculanum. Les théories qui se fondent sur l'affirmation que Lucrèce n'entretenait aucun rapport avec l'épicurisme de son époque sont sérieusement remises en question. L'écriture large et la qualité du papyrus indiquent (toujours selon Kleve) que Lucrèce occupe une place centrale à Herculanum. C'était un maître de la rhétorique épictétique. Il ne semble pas impossible que la sortie du poème de Lucrèce ait justement suivi la défense énergique que Philodème fait de ce type de rhétorique dans sa *Rhétorique* ».

Tout le monde ne partage pas l'idée que cette découverte ait une telle valeur. D. Clay⁴² ne croit pas que l'exemplaire de Lucrèce qu'on a retrouvé dans la bibliothèque d'Herculanum atteste que Philodème l'ait étudié. Pour E. Asmis⁴³, le silence de Philodème sur Lucrèce ne permet pas de dire que Philodème ait lu Lucrèce. Selon S. Oberhelman et D. Armstrong⁴⁴, la présence d'un exemplaire du *De rerum natura* à Herculanum signifie seulement qu'un Grec qui résidait à Rome cherchait à comprendre la littérature latine, en prose ou en vers.

Kleve est revenu sur sa découverte dans « Phoenix from the Ashes Lucretius and Ennius in Herculaneum »⁴⁵ et il a ensuite précisé le type d'écriture (*early Roman*) et l'époque (milieu du I^{er} siècle avant notre ère) dans son essai « An Approach to the Latin Papyri from Herculaneum »⁴⁶.

Les nouvelles lectures de Kleve ont donné matière à réflexion à W. Suerbaum, auteur de deux articles dans la *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphie*. Dans le premier article⁴⁷, Suerbaum a contribué à la reconstruction des rouleaux d'Herculanum indiqués par Kleve. Suerbaum, qui a souligné l'importance sensationnelle de la découverte, a abordé le problème de la longueur d'un livre et a montré que les papyrus latins contiennent moitié moins de vers/lignes que les papyrus grecs : sur la base des données fournies par Kleve, il a pu établir que le livre V de Lucrèce se répartissait en 99 colonnes d'un rouleau dont la longueur atteignait 16,90 mètres ; néanmoins, il n'excluait pas la possibilité que le texte du livre V fût contenu dans deux rouleaux.

Dans son second article⁴⁸, beaucoup plus analytique, et toujours fondé sur la lecture du papyrus établie par Kleve, il a confirmé la datation pour le type d'écriture majuscule cursive : le milieu du I^{er} siècle avant, autrement dit au moment de la mort de Lucrèce. Suerbaum a fait de nombreuses remarques sur l'utilisation des papyrus pour la critique textuelle : il a éliminé un fragment dans lequel Kleve avait vu les restes du vers 671 du livre IV ; il a confirmé qu'une colonne contenait quinze vers et il a contribué à représenter graphiquement des vers du livre I (p. 9), ce qui a été par la suite contesté par R. Nünlist⁴⁹. Suerbaum a examiné avec beaucoup de précision le vers interpolé (qui vient après I 1093) ; il a proposé une vue d'ensemble des vers du livre I, il a examiné l'autre vers qui vient après I 874, soulignant le mérite de Diels dans son édition berlinoise de Lucrèce (1923-1924) et a également proposé de ce vers la reconstruction aventureuse suivante :

Haud EX VIRibus indigenis consistere possunt.

42 Clay, 1995, pp. 6, 13.

43 Asmis, 1995, p. 34.

44 Oberhelman-Armstrong, 1995, p. 235.

45 Kleve, 1991, pp. 57-64.

46 Kleve, 1994, pp. 313-320.

47 Suerbaum, 1992, pp. 159sq., 163, 165.

48 Suerbaum, 1994.

49 Nünlist, 1997, pp. 19sq.

Suerbaum, à la suite de Kleve, admet que la bibliothèque d'Herculanum renfermait l'œuvre complète de Lucrèce (p. 18) dans le paragraphe où il démontre que l'attribution d'un fragment d'Herculanum au livre IV n'est pas acceptable.

Mais, contrairement à Kleve, pour qui le grand format des lettres a une signification décisive, Suerbaum ne considère pas que l'œuvre de Lucrèce ait été appréciée des Épicuriens d'Herculanum.

Mis à part quelques points de désaccord insignifiants, Suerbaum reconnaît l'importance des fragments d'Herculanum, qui sont les témoignages les plus anciens de la tradition textuelle de Lucrèce et ne sont pas moins bons que les meilleurs témoignages de la tradition manuscrite. Il relève également que les corruptions de la tradition manuscrite n'ont pas échappé aux philologues modernes. Suerbaum qui a fait la preuve du sérieux de sa méthode conclut ainsi :

« La valeur du texte de Lucrèce conservé dans les papyrus d'Herculanum réside moins dans les détails concrets de la tradition textuelle que dans leur 'Stellenwert' comme partie de la bibliothèque épicurienne de travail à Herculanum, et surtout dans le fait qu'ils attestent concrètement une phase de la tradition écrite, celle de la majuscule cursive, type d'écriture qui a dû être utilisé pour copier tous les textes des auteurs latins de l'époque républicaine »⁵⁰.

Je suis persuadé que, à côté de cette découverte ponctuelle, un exemplaire complet du *De rerum natura* de Lucrèce figurait dans la bibliothèque de Philodème. Cette remarque ne confirme pas du tout la thèse générale de Guido Della Valle qui, *sic et simpliciter*, faisait de Lucrèce un élève de Philodème.

Quand, dans les *Entretiens Hardt*, Wolfgang Schmidt critiquait la distinction posée par D. J. Furley à propos de la valeur du terme « épicurien », il avait raison : nous pouvons dire que Lucrèce était épicurien, au sens où il fut un adepte de l'épicurisme, d'Épicure et des Épicuriens⁵¹. Je veux dire que Lucrèce, comme l'a montré Kleve dans les mêmes *Entretiens*⁵², est enraciné dans la tradition polémique de l'épicurisme, et peut être utilisé comme source pour la situation philosophique générale de son époque. Que l'œuvre de Lucrèce fût présente dans la bibliothèque d'Herculanum (de même qu'il y avait aussi d'autres textes latins de l'époque républicaine comme Ennius, – cf. K. Kleve⁵³ ; W. Suerbaum⁵⁴ ; M. Gigante⁵⁵ – le comique Caecilius Statius – K. Kleve⁵⁶) ne veut pas dire que Philodème l'ait utilisée dans ses activités multiples de critique poétique. En revanche, cela signifie que Philodème était ouvert, dès le début de ses activités, à la société romaine, et Lucrèce

⁵⁰ Suerbaum, 1994, p. 21.

⁵¹ Schmidt, 1978.

⁵² Kleve, 1978, p. 71.

⁵³ Kleve, 1990.

⁵⁴ Suerbaum, 1994.

⁵⁵ Gigante, 1994.

⁵⁶ Kleve, 1996.

pouvait connaître, sinon tous, du moins certains des livres de l'Épicurien grec. Évidemment, malgré les quelques doutes qui peuvent subsister, à cause de la chronologie des écrits de Philodème, nous pouvons en confiance admettre que certains livres de Philodème circulaient sous la forme d'exemplaires autres que ceux qui ont été conservés dans sa bibliothèque. Je tiens à souligner, plus généralement, que Lucrèce ne vivait pas isolé dans son époque, de même que Philodème, débordant d'activité, propageait la doctrine d'Épicure et ne restait pas étranger aux ferments de la culture en langue latine. Je dirais que le plus probable, c'est d'admettre que Lucrèce a connu tel ou tel livre de Philodème.

Récemment dans l'article « Conobbe Seneca l'opera di Filodemo? », j'ai mis en relation la fin du livre IV du *De morte* de Philodème avec la métaphore lucrétienne *vas/anima* (DRN III 440, 555)⁵⁷.

Il m'est arrivé, dans l'interprétation que j'ai donnée aussi bien du *De libertate dicendi* que du livre IV du *De morte* de Philodème, de signaler des analogies et des affinités de contenu authentiquement épicurien entre les deux auteurs. Dans mes *Ricerche filodemee*⁵⁸, j'ai noté que Lucrèce connaissait peut-être les passages du *De libertate dicendi* de Philodème quand il transposait dans l'amère infusion de l'absinthe la doctrine épicurienne, que le peuple tenait en aversion parce qu'elle était dure et qu'on ne pouvait la pratiquer, et imbibait son exposition d'un miel liquide, la douce grâce des Muses, évoquant les médecins qui, enduisant de miel blond les bord de la tasse, trompaient les jeunes patients qui ainsi buvaient le remède aussi amer que salutaire (DRN I 936-938 = IV 11-13 : vers cités par Quintilien, *Instit. Or.* III 1,5). D'ailleurs, comme Philodème, Lucrèce ne restait pas indifférent devant le déchaînement des passions, des disputes et des guerres civiles. Tout le monde se souvient du grandiose proème du livre II de Lucrèce, la représentation comme « *vulnera vitae* » de l'avidité et de l'aveugle soif des honneurs qui violent les frontières du droit : passions alimentées par la terreur de la mort qui génère l'envie pour qui a conquis le pouvoir suprême. Les lecteurs de Lucrèce peuvent cependant admettre que le poète connaissait certains passages du *De libertate dicendi* où Philodème affirme que les passions qui pervertissent empêchent les jeunes de suivre le maître sur la voie du progrès et de la conquête de la fin et ne permettent pas aux hommes qui ont la prééminence en matière de richesse et sur le plan politique de concilier les sages épicuriens qui les critiquent et d'user correctement de la liberté de parole. Dans le commentaire que j'ai fait de certains passages du livre IV du *De morte*, j'ai indiqué que la vision de la mort et son caractère inéluctable, le caractère éphémère de la vie, le pouvoir de certaines représentations permettaient de rapprocher Philodème et Lucrèce. Au niveau du contenu, le prosateur grec et le poète latin sont proches de par le discours sur la *sympatheia* de l'âme et du corps, la séparation de l'âme et du corps, et le fait qu'elle s'échappe par les pores, la conception de la vieillesse, l'opposition au désir d'immortalité et la fragilité de l'homme comparée à la fragilité des

57 Gigante, 1999, p. 11.

58 Gigante, 1983, pp. 71 et 87.

vases en terre cuite. Les deux écrivains sont également unis, tout en étant convaincus de l'inexistence de la crainte de la mort, par la représentation efficace de la peur de la mort. L'attention que Philodème et Lucrèce (ainsi que Horace) portent à la mort a été récemment reconsidéré par J. Fish⁵⁹.

Certains passages du *PHerc.* 1251, le très célèbre texte éthique attribué (contre l'avis du grand Comparetti) à Philodème, nous renvoient spécifiquement à certains vers du livre V de Lucrèce (il s'agit des premières victoires de l'humanité) : l'un n'est pas étranger à l'autre et peut-être pourrions-nous affirmer que Lucrèce avait en tête le livre de Philodème.

En ce qui concerne un problème particulier de la poétique – le rapport entre poète et matière – G. Milanesi⁶⁰ a décelé dans le Proème du livre V de Lucrèce (et Horace, *Ars* 38-41) un lieu parallèle de la *Poétique* de Philodème édité par Sbordone (*PHerc.* 460 + 1073, fr. 21, 6-12).

Enfin, on ne peut nier qu'entre l'épicurisme grec, représenté par Philodème, et l'épicurisme latin, solidement représenté par Lucrèce, il y a un lien incontestable. Récemment, D. Sedley, dans son très beau livre *Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom* (Cambridge, 1998), a montré que le poème de Lucrèce prend solidement racine dans la connaissance directe de l'œuvre *De la nature* d'Épicure. Il est normal de se demander si c'est par la bibliothèque d'Herculanum que Lucrèce a pu connaître l'œuvre *De la nature* d'Épicure.

En 1978, un érudit de valeur, Tadeusz Maslowski, dans un article important, même s'il repose sur certains préjugés, s'oppose trop nettement à la thèse de Della Valle et établit une rupture, excessive selon moi et contraire à l'histoire, entre l'épicurisme grec représenté par Philodème et l'épicurisme de Lucrèce, dans lequel il ne voyait que la réalisation parfaite des tentatives antérieures visant à transposer en latin la parole d'Épicure⁶¹. Selon Maslowski, l'enseignement de Philodème, nonobstant ses discussions politiques, n'a jamais fait partie de la vie spirituelle romaine. Cicéron n'a pas combattu l'épicurisme de Philodème, mais l'épicurisme romain : le silence de Cicéron à propos de Lucrèce – auquel se sont attachés longuement tant de critiques – pourrait trouver une justification dans l'inimitié implacable de Cicéron pour le poète. L'ennemi public numéro un à combattre n'était pas le grec Philodème, mais le romain Lucrèce, qui a eu le mérite essentiel de créer une grande œuvre poétique qui transmettait un message que Cicéron condamnait parce qu'il le trouvait dangereux. Cicéron n'était pas anti-épicurien, selon Maslowski, mais il était anti-lucrétien.

La position de Maslowski est trop radicale pour être vraie. Il n'y a aucun doute que Lucrèce a hérité l'épicurisme latin de ses représentants médiocres, mais il les surpassait par sa vigueur formelle et sa compétence en matière de doctrine. Mais, de même qu'en ce qui concerne la poétique, Lucrèce loin d'être isolé dans son époque, partageait la conception que Callimaque et les *Neoteroi* avaient de la poésie, de même dans l'exposition de la doctrine, sa

59 Fish, 1998, pp. 99-104.

60 Milanesi, 1990.

61 Maslowski, 1978.

tâche ne pouvait pas simplement se limiter à perfectionner la tentative plus ou moins manquée d'un Catius ou d'un Amafinius, qui sont totalement absents de ses vers. Lucrèce ne cite pas seulement Épicure, le grand maître de clarté et de doctrine, mais aussi les autres philosophes grecs comme Empédocle, maître de pensée et grand poète, Héraclite et Anaxagore.

Je veux dire que Lucrèce est immergé dans la culture grecque, d'où il a tiré de quoi alimenter sa pensée et des éléments formels pour son chef-d'œuvre : son originalité prend racine dans les œuvres des Grecs. Dans une analyse profonde du premier Proème, K. Sier a bien montré que Lucrèce, imitateur de la prose didactique d'Épicure, donne à la poésie la fonction d'expliquer l'univers⁶² : le principe esthétique de son extraordinaire représentation est la créativité de la nature, et le lecteur se laisse guider par le *lepos* de la poésie qui illustre la nature déterminée par le *lepos* de Vénus et qui crée la paix.

On ne peut négliger enfin pour notre problème un petit volume de D. Romano⁶³. Ce dernier, qui adhère à la thèse de Guido Della Valle d'un Lucrèce campagnard et agriculteur, très intéressé par la campagne, retient que le poète latin, qui connaissait les *Aratea* de Cicéron de 89, a composé, dans sa prime jeunesse, un poème que suivit le *De rerum natura* que nous avons, et dont un fragment serait conservé dans le *PHerc.* 412 dont les quelques mots qui subsistent semblaient déjà à Della Valle avoir une tonalité lucrétienne⁶⁴. Ce petit papyrus, qui a été publié pour la première fois par Bassi en 1926 dans un article qui, par d'autres aspects, était discutable, serait le signe que dans la bibliothèque d'Herculanum, il y avait aussi un poème de jeunesse de Lucrèce, attesté par quelques sources. Selon Romano, un tel poème de jeunesse, qui avait pour titre *De rebus naturalibus*, aurait pu avoir été lu à Herculanum par Virgile.

Si on accepte une telle hypothèse, dans la bibliothèque d'Herculanum il y aurait eu non seulement le *De rerum natura* de Lucrèce, mais aussi le premier essai poétique de Lucrèce visant à chanter l'humanité libérée de la superstition.

62 Sier, 1998.

63 Romano, 1995.

64 Romano, 1995, p. 216, n. 3.

In memoria n Marcello GIGANTE

Le Professore Marcello Gigante nous a quittés au soir du 23 novembre 2001, dans son grandiose appartement du Palazzo Tarsia à Naples, à l'ombre du Vésuve.

Né en 1923 (un 20 janvier, comme Épicure), à Buccino dans les montagnes de Salerne, benjamin d'une famille de neuf enfants, il monta très vite à Naples pour étudier. Diplômé dès 1944 (G. Pugliese Carratelli fit partie de son jury), il enseigna aussitôt au prestigieux lycée Genovesi de Naples où il se fit très vite une réputation de grande sévérité. Quelques années plus tard, il eut la chance – et la grande fierté – de suivre l'enseignement de Benedetto Croce à l'Istituto di Studi Storici, dans la demeure même de l'historien. Il enseigna ensuite la philologie byzantine à Naples de 1953 à 1960, puis, jusqu'en 1968 à Trieste, où il devint Président de la Faculté des Lettres. C'est alors qu'il revint à Naples comme professeur de Grammaire, puis de Littérature grecques à l'Université Federico II, où ses collègues surent lui accorder l'honneur de l'éméritat. Bien qu'en retraite, il poursuivit avec la même ardeur juvénile ses multiples activités jusqu'à son dernier souffle.

Rédacteur de la Parola del Passato, puis codirecteur des Studi Italiani di Filologia Classica, il devint dès 1967 secrétaire puis président de l'Associazione Italiana di Cultura Classica avant de fonder en 1969 le Centro Internazionale per lo Studio dei Papiri Ercolanesi, en étroite liaison avec la Biblioteca Nazionale de Naples. Il participa activement aux travaux de nombreuses associations culturelles locales et nationales.

Philologue-né, il s'intéressait aussi bien aux auteurs latins que grecs, d'Homère à l'époque byzantine, et ses compétences s'étendaient de la grammaire à la philosophie, en passant par la papyrologie, sans oublier une compétence exceptionnelle de responsable de publication. A l'affût de toutes les parutions nouvelles dans le domaine antique, il les lisait dans leur langue d'origine, et éprouvait toujours beaucoup de plaisir à présenter ses conférences dans la langue du pays d'accueil. C'est ainsi qu'il fut invité par P. Hadot pour un cycle de conférences consacrées à Philodème et à son œuvre, au Collège de France lors du printemps 1985, il se fit un devoir et un plaisir de les prononcer dans notre langue. Remarqué dès 1956 pour la publication de Nomos Basileus (réédité en 1979), il se fit surtout connaître en Italie par une traduction magistrale des Vies de Diogène Laërce (1962, réédité en 2000). Nul non plus n'a oublié la magnifique célébration en Campanie du bimillénaire de la naissance de Virgile, dont il fut la cheville ouvrière et qui donna lieu à une série de rencontres internationales immortalisées par trois beaux ouvrages consacrés à l'œuvre du Mantouan, et parus entre 1981 et 1983.

M. Gigante aimait à répéter que c'est le Congrès Budé de 1968, consacré à l'épicurisme, qui avait véritablement inauguré sa carrière internationale. Dans la foulée de ce grand congrès, il décida de consacrer désormais tous ses efforts à faire sortir la papyrologie d'Herculanum du ghetto où elle s'était enfermée peu à peu depuis près d'un siècle, et de contribuer dès lors de toutes ses forces à l'épanouissement de la recherche épicurienne. En 1971 paraissait le premier numéro de la prestigieuse revue annuelle des Cronache ercolanesi dont il fut jusqu'à sa mort l'infatigable animateur, et que publie avec grand soin son fidèle ami G. Macchiaroli. Six ans plus tard, grâce à l'amitié de W. Schmid, sortit le Glossarium Epicureum, conservé jusque là sous forme de fiches manuscrites dans les archives d'H. Usener.

Sa complicité intellectuelle avec l'avocat G. Marotta, fondateur de l'Istituto Italiano per gli Studi Filosofici de Naples (1975), va jouer dorénavant un rôle déterminant dans la réalisation de ses multiples projets épicuriens. En 1978, est inaugurée la Scuola di Epicuro avec la complicité de F. Del Franco, l'éditeur de Bibliopolis : à la date d'octobre 2002, dix-neuf volumes sont parus, sans compter les trois volumes de la Scuola di Platone. Puis, la publication du Catalogo dei Papiri ercolanesi, outil irremplaçable pour les études épicuriennes, réalisé par une équipe de jeunes chercheurs italiens placés sous la direction du Maître, permet, à partir de 1979, à qui le souhaite de pénétrer enfin dans les arcanes d'Herculaneum.

Dans le même temps, M. Gigante ne cesse de contribuer à la modernisation de l'Officina dei Papiri par l'introduction des premières loupes binoculaires, aidé en cela par son ami londonien, E. G. Turner. C'est grâce au « Professore » que les chercheurs de tous pays (Europe, États-Unis, Japon) ont désormais un accès direct aux papyrus originaux, et qu'ils peuvent facilement publier leurs travaux ; c'est grâce à lui également que les nouvelles technologies sont entrées progressivement à l'Officina. Tout dernièrement, à l'occasion du XXIII^e Congrès de Papyrologie de Florence, les contacts qu'il prit avec l'équipe américaine de S. Booras ont débouché sur la numérisation, sous forme d'images multispectrales gravées sur CD, de l'ensemble de la collection des papyrus d'Herculaneum (l'opération s'est achevée en avril 2002). Sage précaution quand on songe à la menace permanente que représente le Vésuve...

Par ailleurs, ses remarquables talents d'organisateur de congrès purent se déployer pleinement dès le XVIII^e Congrès de Papyrologie qui s'est tenu à Naples en 1983. Pour l'occasion, il contribua à faire paraître les trois volumes de ΣΥΖΗΤΗΣΙΣ. Studi sull'epicureismo greco e romano offerti a Marcello Gigante, qui analysent tout ce qui s'était écrit sur l'épicurisme jusqu'en 1983 ; c'est son insistance obstinée qui avait finalement permis la tenue en Campanie, berceau de la papyrologie, de cette importante manifestation internationale. De nouveau, dix ans plus tard, il organisa magnifiquement la rencontre qui réunit, à Naples et Capri, de nombreux savants du monde entier autour de l'Épicureismo greco e romano (les 1200 pages d'Actes, coédités avec son vieil ami Giannantoni, ont fait date dans les études épicuriennes). Un an avant de disparaître, il lançait encore les premières invitations pour le colloque qu'il destinait à commémorer le deux cent cinquantième anniversaire de la découverte des premiers rouleaux d'Herculaneum ; ses collaborateurs ont décidé unanimement de consacrer cet événement à célébrer sa mémoire, en octobre 2002.

À l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, la publication d'un remarquable volume d'hommage chez Bibliopolis sous le titre Storia Poesia e Pensiero nel Mondo Antico (Naples, 1994) permit à tous de mesurer à la fois l'ampleur des intérêts intellectuels qui étaient les siens, le nombre considérable de savants avec lesquels, partout dans le monde, il entretenait des liens scientifiques et amicaux réguliers, et surtout la profonde influence qu'il exerçait sur la papyrologie grecque et, plus largement, sur les études anciennes. Il est matériellement impossible de citer ici les six cents titres et plus que compte sa bibliographie ; on retiendra, entre autres, ses Ricerche Filodemee (1969, rééd. 1983), somme d'une grande partie de ses travaux personnels de philologie sur les textes d'Herculaneum, et sa trilogie d'études d'histoire de la philosophie, dans laquelle il utilisa pleinement sa maîtrise des textes philodémiens pour mettre en lumière les relations de l'épicurisme avec les différentes écoles philosophiques hellénistiques : Scetticismo e epicureismo : per l'avviamento di un discorso storiografico (1981), Cinismo e epicureismo (1992), Kepos e Peripatos. Contributo alla storia dell'aristotelismo antico (1999).

Quant à ses riches conférences du Collège de France, elles donnèrent naissance à un petit livre intitulé La bibliothèque de Philodème et l'épicurisme romain

(Belles-Lettres, 1987), qui reste à la date d'aujourd'hui l'unique ouvrage de référence sur Philodème dans notre langue, et qui fut ensuite publié (avec mise à jour bibliographique) à Florence sous le titre *Filodemo in Italia* (1991), avant d'être adapté en anglais (par D. Obbink) sous le titre *Philodemus in Italy* (Ann Arbor, 1995).

Les trente dernières années de son existence furent éclairées par une espérance extraordinaire, qui lui conférait une énergie exceptionnelle : l'attente de la redécouverte, par le biais de la reprise (à ciel ouvert) des fouilles de la Villa des Pisons (ou des Papyrus), des restes d'une bibliothèque latine, distincte de la bibliothèque grecque qui livra les œuvres d'Épicure et de ses disciples, spécialement de Philodème. On devait y retrouver – il en était certain –, dans des éditions très proches de leur date de composition, les livres des grands prosateurs et poètes latins du I^{er} siècle avant n.è. : Cicéron, Tite-Live, Virgile, Horace et l'épicurien Lucrèce – dont K. Kleve pourrait bien avoir découvert dans le PHerc. 397 les restes du chant II. Ainsi Herculaneum devait révolutionner la philologie classique. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour alerter et stimuler les instances de décision, et pas seulement en Italie, pour accélérer la reprise de fouilles modernes de la Villa : il y parvint, puisque l'atrium et plusieurs niveaux inférieurs dont rien n'avait laissé soupçonné l'existence jusque-là, ont été dégagés de la gangue de 27 m d'épaisseur qui les emprisonnait ; malheureusement, les fouilles – qui viennent de reprendre voici peu de temps (début 2003) – furent de nouveau suspendues, si bien que la mort a cueilli Marcello Gigante dans l'attente de la réalisation de son rêve le plus cher, mais quel chemin parcouru depuis son enfance dans la montagne salernitaine jusqu'à l'Académie d'Athènes, où il avait été si fier d'être intronisé voilà quelques années !

Épicurien au sens le plus plein et le plus noble du terme, Marcello avait un sens exceptionnel de l'amitié accueillante et parrhésiastique qui s'exerçait non seulement à l'égard de ses pairs, mais aussi – chose plus rare – des jeunes chercheurs dont il savait, comme nul autre, motiver l'intérêt, renforcer la confiance en soi et faciliter au maximum les recherches, en particulier par l'attribution de bourses du CISPE (devenues substantielles au fil du temps) pendant leurs longs séjours d'étude à Naples. La remémoration des plaisirs et bonheurs vécus en sa compagnie permettra, seule, de compenser en partie la perte entraînée par sa disparition [A. M. – D. D.].